

16399 (70)
Les Anciennes Industries Givetoises

LES PIPES EN TERRE

de Givet

Petite Etude de Géographie Locale
publiée sous la Direction de M^r E. Gollfouse

Documentation rassemblée par les Elèves
de l'École Primaire et du Collège Moderne de Givet

Synthèse et Texte



de M^r Léon Voisin

à HENRI MANCEAU,
l'infatigable chercheur;

et à M' EMILE BENOIST,
*maire de Givet,
conseiller général,
...et grand fumeur de pipes.*

LES
PIPES EN TERRE
DE
GIVET

Tous droits de reproduction réservés.

AVANT-PROPOS

par **Emile GOLFOUSE** (*Principal de Collège*)

« Pipe ». De nos jours, ce mot appelle immédiatement à l'esprit un cortège de savoureuses expressions populaires : « Quelle tête de pipe ! — Nom d'une pipe ! — Il a cassé sa pipe ! » Il aurait pu se charger, pourtant, de la gravité du philosophe qui médite en tirant de longues bouffées bleues, ou du flegme robuste du marinier sur le pont de sa péniche, ou de la lente impassibilité du paysan, sur le seuil de sa porte, un soir d'été. Mais le malin destin des mots en a décidé autrement. Et si la fragilité humaine s'est trouvée symbolisée dans la blancheur délicate de ces longs tuyaux, encore le fut-elle avec le halo d'un irrespectueux sourire. Il en est des mots comme des hommes ; certains — bien innocents pourtant — ne peuvent plus, à la longue, être pris au sérieux.

Cette histoire de pipes commença donc sur le mode plaisant. Il a souri le premier, cet inspecteur de l'enseignement primaire, qui nous invitait, par une note de février, à ressusciter cette industrie disparue, et qui, de sa petite écriture, ajoutait (car c'est un ami), en marge de l'austérité des caractères anonymes : « Ce n'est pas une plaisanterie ; c'est sérieux ».

Et nous avons souri nous-même en évoquant à l'avance ces figurines alignées comme pour un jeu de massacre lilliputien et dont il faudrait faire un objet d'études. Et les maîtres, et les élèves, quand nous les informâmes de la mission à remplir, ne manquèrent pas, à leur tour, — comme bien vous pensez — de s'étonner en plaisantant.

Tous, pourtant, se mirent au travail. Et les pipes prirent bientôt leur revanche. La chasse aux documents s'annonçant fructueuse, la plaisanterie fit place à une sorte de fièvre passionnée. Chaque jour apportait des adresses, des noms nouveaux, des lettres, des catalogues, des pipes, des pipes, et encore des pipes. Elles sortirent des tiroirs, où, reléguées, la poussière semblait les avoir ensevelies pour jamais. Elles quittèrent les caisses oubliées des greniers. Blanches ou émaillées, intactes ou mutilées, terreuses ou poussiéreuses, jaunes, brunes, rouges, elles formèrent bientôt un bataillon hétéroclite, prêt pour une grande revue.

De son côté, notre dévoué collègue, M. Léon Voisin, se prenait au jeu et poussait chaque jour plus avant ses investigations. La récolte de quelques mois fut si belle, que l'idée naquit de l'engranger dans une petite brochure.

La voici : mince, modeste, lacunaire, base de départ plutôt

que point d'arrivée, mais prenant à nos yeux la valeur d'un hommage et d'un acte de justice.

Un hommage au labeur humble et patient des vieux pipiers et des vieilles émailleuses de Givet, plus rares, hélas, chaque jour, et de qui il fallait se hâter de recueillir les derniers souvenirs.

Un hommage aussi à nos pères et grands-pères qui connurent, par excellence, cette époque des pipes de terre : Enfants, ils soufflaient dans les blancs tuyaux pour gonfler, de leurs rêves frais, les mondes irisés des bulles de savon. Adolescents et voulant jouer à l'homme, ils bravaient, comme le jeune Rimbaud dans les rues de Charleville, l'amertume des premières bouffées, pour scandaliser le bourgeois. Adultes, ils les culottaient religieusement, amoureusement, en quelque taverne de la ville (*).

Réhabilitation, enfin, de la « **GAMBIER** », tombée dans l'oubli. Pipe d'un sou (**), pipe des humbles, elle faisait moins riche que l'« **ONNAING** » des « bourgeois bienheureux » (***) de Rimbaud ou que la « **GOUDA** » des « grands fumeurs de Flandre et de Brabant » (****). Pipe du soldat, c'est à elle, sans doute, que pensaient les troupiers d'avant 1914, chantant leur allégresse d'être libérés, et proclamant — ô ironie — la supériorité des pipes de bois.

Voilà la classe (bis)
Avec des pipes, des pipes, des pipes,
Voilà la classe (bis)
Avec des pip' en bois.

Ceux qu'ont des pip' en terre
Sont ceux d' l'anné' dernière,
Ceux qu'ont des pip' en bois,
Partiront dans six mois.

Voilà la classe... etc...

*
**

Puisse cette petite étude recevoir du public un accueil sympathique. De lui dépend le sort d'autres enquêtes sur les industries givetoises disparues : les crayons Gilbert, la colle, les tanneries..., tout un passé récent qu'il faudrait saisir dans ce qu'il a encore de chaud et de vivant, avant qu'il ne s'évanouisse, refroidi, comme volute de fumée au sortir d'une pipe brûlante.

(*) cf : L. Joseph. « Souvenirs d'un fumeur de pipes » — « **La Grive** » n° 57.

(**) cf : Ch. BRUNEAU. « Le patois de Rimbaud ». — « **La Grive** » n° 53.

(***) Rimbaud : « **A la musique** ».

(****) E. VERHAEREN : « **Les Fumeurs** » (Toute la Flandre).

Souvenirs d'Enfant

par

Marcel LALLEMAND

Il y avait, dans la chambre où était le grand lit, une petite table qu'on appelait le « bureau ». Quatre planches de bois blanc, et c'était le « rayon », posé à même la table et ne laissant que juste la place pour écrire. Sur le rayon du bas, un carton vert à fin gaufrage et à étiquette blanche, et les quatre livres de p'pa : une Arithmétique, les deux volumes de l' « Encyclopédie des Sciences Utiles », et un volume gris intitulé : « Le Crime de la Guerre dénoncé à l'Humanité », de Robert Fromentin, le mari de cette vieille dame qui m'avait autrefois donné une pleine brouettée de livres... Sur le rayon de dessus, à côté d'un second carton vert, se trouvait la fameuse boîte à cigares, si parfumée, de ce parfum lointain qui, avec la douceur et la soudaineté d'une paupière, semblait s'ouvrir en même temps qu'elle, cette boîte dont le couvercle m'offrait chaque fois par-dessous la surprise de sa belle image, et qui était à moitié pleine de crayons de couleur... Une autre boîte, toute pareille, se trouvait sur le troisième rayon. Je ne savais laquelle préférer, celle des crayons, tous d'une fluidité et d'une richesse végétales, ou cette autre des pipes de terre, fragilement posées, longues, fines, d'une blancheur discrète, comme endormie, et où le jus de fruits féériques, tombé par gouttes régulièrement espacées, écrivait, au milieu de molles spirales, les noms des amis à qui p'pa les destinait... j'ouvrais, avec toujours un peu d'attente en moi, comme pour les crayons. J'aimais — et j'aime encore — tout goûter d'abord du seul regard, prolongeant mon impatience, aiguisant ma soif à mesure que j'approchais, toujours au bord de saisir et ne saisissant pas... Ces pipes n'avaient pas l'air de poser. Elles étaient à la fois limitées et légères, cernées de lumière et, à la façon des oiseaux presque transparentes de légèreté. Elles semblaient séparées et pourtant ne faire qu'une chose, et je ne me risquais à en saisir une qu'après avoir épuisé ma peur de la briser. Je me souviens quel bruit de cristal faisait en se détachant celle que j'avais saisie, un de ces bruits savoureux qui ont leur place dans la bouche. Mes doigts me semblaient hors de toute mesure avec cette fragilité. Ce que je tenais, aurait-on dit, venait de perdre son poids au contact d'une force trop grande. J'étais toujours entre lâcher prise et serrer trop

fort. C'était une blancheur près de s'écraser entre mes doigts, près de retourner à la transparence de l'air, d'où elle semblait venir. Cela allait se dissoudre : seules en resteraient ces gouttes de couleur, et la guirlande du nom, quelque chose de limpide et de sucré qui flotterait un moment avant de retourner dans le songe. L'idée que cela pût servir à faire de la fumée n'eût paru absurde et ne me venait jamais. Seule me retenait l'énigme posée par l'étrange visage qui ornait la tête des plus belles. Je les déchiffrais un à un, avec ces précautions de chat pour les replacer dans la boîte... Je reposais enfin la dernière parmi les autres, les regardais encore avant de refermer la boîte. Elles redevenaient inertes, mais ne semblaient pas s'ennuyer. Leur immobilité, comme chez tous les objets que je trouvais là, avait quelque chose d'attentif, peut-être de passionné. Elles semblaient penser...

(Extrait de « **BONHEURS** », suite autobiographique)



| 769 - John Bull



783 - Petit Gland à Feuille

Un peu...

D'HISTOIRE

« La pipe », lit-on dans l'Encyclopédie de Diderot, est un long tuyau délié fait ordinairement d'une terre cuite très fine. À l'un des bouts, qui est recourbé, elle a un petit vase que l'on nomme fourneau, dans lequel on met le tabac pour l'allumer et le fumer ». Le long article qui suit cette définition accorde la primauté de la fabrication des pipes en terre aux Hollandais et aux Flamands. Couda et Dunkerque ont leurs manufactures dès le 17^e siècle. Givet aura la sienne avant la fin du siècle suivant. Et bien que l'Encyclopédie n'en parle pas, la fabrication des pipes existait déjà dans les Ardennes : un marché passé, à Charleville, entre deux maîtres faiseurs de pipes est daté de 1677.

C'est en 1770 que s'ouvre la manufacture Gambier, à Givet.

La situation est bonne dans un pays qui fournit le bois de chauffage et l'argile (extraite à Nivèrlée, dès 1779, et aux environs d'Andenne bien avant cette date). La fabrication des pipes va donc prospérer au pied du Mont d'Haur, et prendra une importance mondiale. Mention en est faite dans l'« Enquête sur le travail industriel » de 1848. Il existe à cette époque deux fabriques employant 330 ouvriers qui travaillent par **groupes de trois** (rouleur - mouleur - trameuse). Nivoit, en 1867, estime à 600 le nombre des « pipiers » givetois et donne une description condensée de leur travail qui paraît alors avoir atteint un perfectionnement technique très avancé.



Madame HASSLAUER
née Julie LEROY

Cependant, en 1869, une seule piperie fonctionne, assez active malgré la concurrence déjà importante de la cigarette et de la pipe en bois. (Dans le département existent d'autres fabriques, à Charleville, Launois et Wadelincourt). Après 1870, la piperie est avec les tanneries et les « crayons Gilbert », un des centres d'activité les plus importants de la localité. Les patrons habitent les maisons bourgeoises de la Place Verte. Vers 1894, M^{me} Veuve Hasslauer, MM. de Champeaux et Quentin succèdent à MM. Hasslauer et Fiolet.

En 1908, M. Quentin fils liquide la société, qui devient la « **Société Anonyme de la Fabrique Gambier** » au capital (important pour l'époque) de 525.000 francs... Mais les beaux jours sont passés. Saint-Claude (1) produit plus de pipes que Givet et l'Etat fabrique ses cigarettes...

L'après guerre constitue la période de liquidation. En 1923, il reste dix vieux mouleurs que seul un sentiment de fidélité maintient à la piperie.

« Nous vendons trop peu », écrit un directeur (2) « pour avoir des bénéficiaires... c'est à la fabrique que les salaires sont les moins élevés (3) » ; et il ajoute, dans une autre lettre à l'un des propriétaires :

« Les pipes en terre venant de l'étranger (d'Allemagne en particulier) ne paient aucun droit à leur entrée en France... la fabrication française, **entièrement manuelle** revient très cher...

Dans ces conditions les fabriques françaises sont obligées de fermer (4)... Il n'en reste plus que deux ou trois en France... (5) ».

Avec la piperie disparaît donc, en 1926, une des plus vieilles industries givetoises...

Avant 1939, ses bâtiments, la plupart du temps inoccupés, servent parfois d'entrepôts divers. Aujourd'hui, on y installe les machines d'une fabrique de pantoufles. Ce n'est pas sans une secrète mélancolie que les vieux Givetois assistent à cette transformation, car 25 ans après, on trouve encore d'anciens pipiers qui ont gardé la nostalgie de leur métier. Ils en parlent, mêlant regrets et détails techniques. Ce sont déjà de très vieux souvenirs...

*
**

N. B. — La présente étude étant réservée à la fabrication des pipes, on ne s'étonnera pas de n'y rien trouver concernant la « **céramique Gambier** ». Celle-ci fonctionnait en parallèle avec la piperie après 1919. Elle n'a pas cessé sa production à Givet, changeant seulement de nom et de propriétaires lors de la liquidation de la Société.

(1) Saint-Claude fabriquait déjà ses pipes en bois.

(2) M. Mercenier.

(3) A l'époque, les manœuvres de la Compagnie des Chemins de Fer de l'Est gagnaient 2 francs de l'heure ; les meilleurs ouvriers de la Piperie, 1 fr. 50 seulement.

(4) Il faut ajouter aussi l'attraction qu'exerçaient « Les Textiles Artificiels » de Givet sur la main-d'œuvre féminine.

(5) Dont « Scouflaire », à Onnaing (Nord).

La Matière Première

Propriétés : La blancheur des pipes neuves et la facilité avec laquelle elles se culottaient furent deux qualités recherchées de longue date. L'une et l'autre dépendaient des procédés de fabrication et surtout de la nature de la terre employée. Celle-ci ne devait pas contenir de fer qui aurait donné une teinte rouge à la cuisson.

La finesse de la terre qui venait d'Andenne et d'Autraches en Brabant faisait déjà au XVIII^e siècle le principal mérite des pipes de Gouda.

C'est également, si l'on en croit Nivoit, la supériorité de cette argile belge qui aurait assuré le succès de l'industrie givetoise. Argile plastique, grasse, d'une teinte gris foncé blanchissant à la cuisson et donnant une pâte poreuse « très propre à absorber les matières empyreumatiques de la fumée du tabac ».

Extraction : La terre plastique est actuellement extraite en assez grande quantité dans la région d'ANDENNE, ainsi que dans la région de la LESSE. Les gisements sont constitués par des loupes d'argile de décomposition des calcaires primaires. Le mode de formation de l'argile exclut toute disposition régulière des gisements.

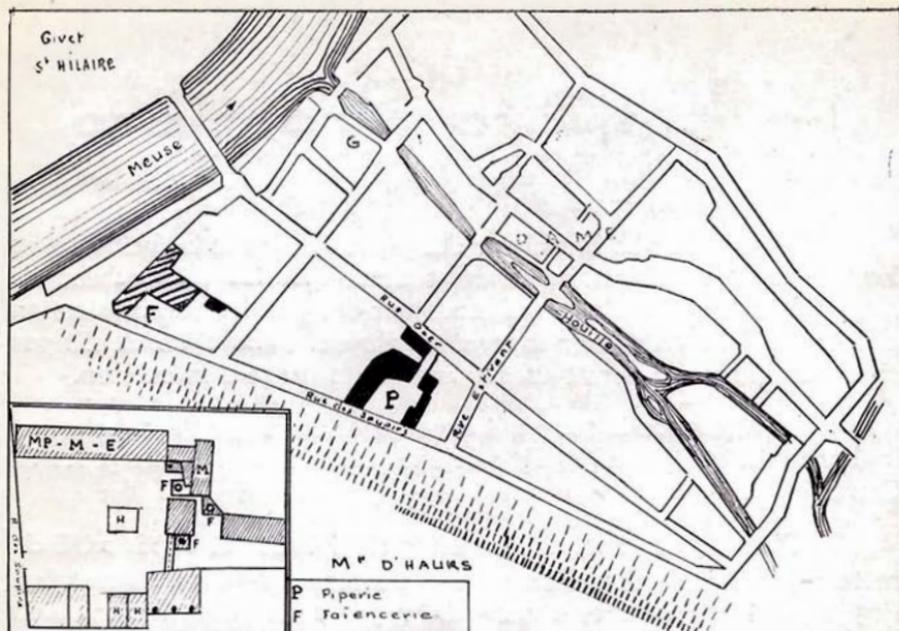
Les procédés d'extraction (après sondage) varient suivant la situation de la poche argileuse :

— soit à ciel ouvert ;

— soit par puits et galeries. La profondeur des puits dépasse parfois 80 mètres. Mais en raison des dimensions réduites des poches exploitables, l'abatage et l'évacuation des terres demeurent assez primitifs (travail à la main).

Composition chimique : Les principaux composants sont l'alumine et la silice, auxquelles il faut ajouter, en proportions variables, des oxydes de fer, de titane, un peu de chaux et de magnésie.

La piperie ne constitue plus actuellement qu'un débouché très peu important pour la terre plastique (Une fabrique fonctionne encore à ANDENNE), qui est surtout utilisée par l'industrie des produits réfractaires (briques, cornues...).



Emplacement et plan de la Piperie, telle qu'elle fonctionnait en 1914.



Le bâtiment principal de la piperie (actuellement fabrique de pantoufles).
Cl. L. Voisin.

La Fabrication

1. — DETREMPAGE ET MALAXAGE.

L'argile à pipe était mise à détremper dans les cuves des caves. Chaque cuve contenait environ une trentaine de mètres cubes de mélange argile-eau que l'on retirait au bout de quinze jours pour le laisser en tas pendant quinze autres jours (le but principal de l'opération étant d'obtenir une homogénéité parfaite de la terre).

Un mois après son entrée à l'usine, l'argile, convenablement hydratée, passait dans de petits malaxeurs chargés à la main et mus à l'origine par des chevaux (sans doute par un système analogue à celui de la Noria africaine). Ces malaxeurs furent équipés avant la guerre de 1914 de moteurs électriques. A la sortie, l'argile stockée en tas était prête à mouler.

C'est alors que le véritable travail des pipiers commençait.

2. — EBAUCHAGE - MOULAGE - PRESSAGE.

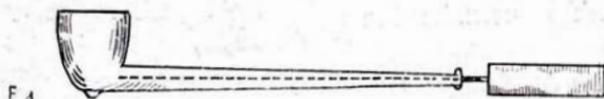
Les jeunes ouvriers étaient chargés de façonner l'ébauche, soit de la tête seule, soit de la pipe complète. Les « rolleurs » allongeaient d'un mouvement de main les tuyaux et les têtes rondes sur leur planchette. Le bon rolleur jugeait d'un coup d'œil la masse de terre nécessaire. L'ébauche rapidement calibrée devait sécher à l'air pendant deux ou trois jours avant de pouvoir être moulée.

A ceux qui ont vu des pipes Gambier de premier choix, la finesse de certains détails pose la question de la fabrication des moules.

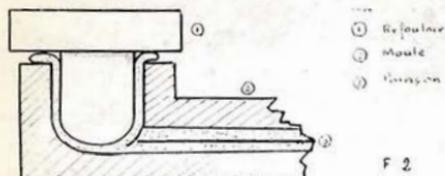
Ceux-ci étaient de bronze pour les modèles de luxe, de fonte et d'aluminium pour les modèles ordinaires. En 1913, ils étaient burinés et gravés à l'usine par un spécialiste dont l'habileté ne fait aucun doute. Les moules Gambier furent créés par de véritables artistes dont le fini du travail est étonnant.

Ces moules devaient atteindre des prix assez élevés et il est possible qu'un certain nombre en ait été racheté par d'autres fabricants après 1918, en particulier par des Liégeois (sous toutes réserves), les moules « Jacob » par la piperie d'Onnaing, le reste est allé à la fonte comme ferraille.

Lorsqu'il s'agissait de pipes ordinaires à tuyaux de terre, ces derniers étaient perforés sur toute leur longueur, avant le moulage, à l'aide d'un long poinçon huilé (fig. 1).



Une fois les deux parties du moule refermées sur l'échauche et pressées au moyen d'une vis de serrage, la tête était à son tour évidée d'un coup de « schtoup » (fig. 2) qui faisait gicler la terre inutile tout en améliorant le remplissage du moule.



3. — TRAMAGE.

Le « refouloir » était enlevé, mais on gardait le poinçon dans le tuyau des pipes longues pour faciliter le démoulage et terminer, le cas échéant, la percée vers le fourneau si la communication n'était pas établie.

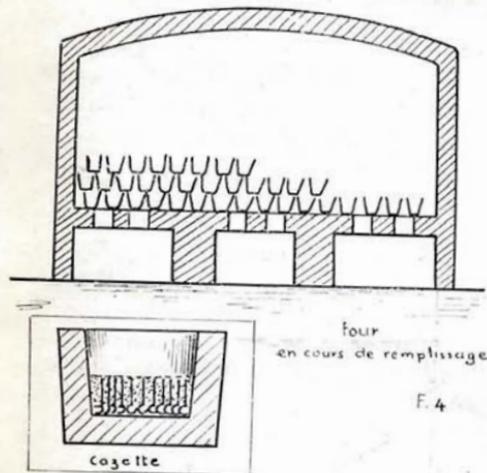
Les pipes démoulées passaient au tramage. Les trameuses abattaient les bavures dues aux joints du moule et égalisaient les bords du fourneau (fig. 3).



Rangées sur des planches, les pipes étaient séchées durant quelques jours puis glacées avec une agate.

4. — EMPOTAGE - ENFOURNAGE - CUISSON.

Les pipes glacées étaient disposées en couches superposées dans des pots cylindriques en terre réfractaire fabriqués à l'usine. Chaque lit de pipes était recouvert de sable siliceux (ou de déchets de cuisson concassés) (fig. 4) qui maintenait l'ensemble.



Le four était obturé avec des briques réfractaires. Le chauffage au bois portait l'ensemble à 200 ou 300 degrés, de quatre heures du matin à neuf heures du soir. Chaque fournée produisait plusieurs milliers de pipes ; aussi ne cuisait-on, en 1913, qu'une ou deux fois par semaine. La journée de cuisson donnait d'ailleurs un gros travail aux pourvoyeurs de bois qui se relayaient sans relâche pour alimenter les foyers. Le chauffage au charbon (charbon de la Sarre demi-gros), utilisé les dernières années, diminuait le temps de chauffe de moitié.

5 — EMAILLAGE ET TRAITEMENTS SPECIAUX.

Les pipes cuites étaient défournées par de jeunes manœuvres, mises dans des mannes et portées aux émailleuses. Chacune composait elle-même son mélange (gomme adragante - poudre teintée vitrifiable - eau) tantôt clair pour les surfaces peintes au pinceau, tantôt épais pour les points tracés à l'aide d'une aiguille d'acier (voir le chapitre sur la décoration).

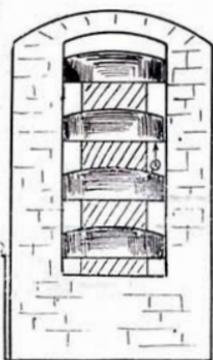


Fig. 5

Les pipes cuites et peintes passaient enfin à la cuisson des émaux. Les fours composés d'empilements de « cornues » en terre réfractaire (fig. 5), étaient chauffés à blanc aux environs de 1.000 degrés (ces hautes températures détruisaient assez rapidement les cornues qui étaient remplacées tous les quinze jours). Après trois heures de chauffage préparatoire, les fours à émaux recevaient les pipes préparées par douzaines sur de petites plaques de tôle. Le cuiseur déterminait empiriquement le temps de cuisson (20 minutes environ) et défournait les pipes alors terminées.

Certaines catégories de pipes subissaient un traitement spécial, en particulier les « culottantes » qui étaient trempées dans une préparation à l'alcool (1), séchées, vernies et emballées... le tout en chambre noire. Les pipes déballées à la lumière noircissaient rapidement (d'où leur nom).

6. — LES TUYAUX.

Si un certain nombre de modèles comprenait un tuyau de terre faisant corps avec le fourneau, un grand nombre d'autres comportait un tuyau amovible fixé sur la tête de deux façons.

— soit par un joint de liège (fig. 6) :

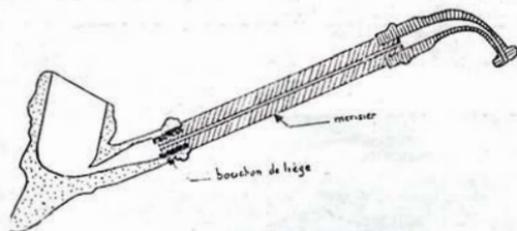


Fig. 6

— soit au moyen d'une bague (fig. 7) :

Le tuyau lui-même était souvent en merisier et muni à son

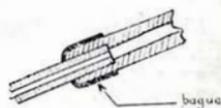


Fig. 7

(1) Ce travail provoqua d'ailleurs quelques cas d'alcoolisme aigu chez les ouvrières qui « culottaient » les pipes.

extrémité d'une embouchure en matière plastique.

En 1925, à part certains détails de finissage (émaillage - culottage), les grandes lignes de la fabrication n'avaient que peu varié depuis le XVIII^e siècle. Dans la publication de Nivoit « L'Industrie dans les Ardennes » (1867), on relève cependant un procédé de vernissage qui semble avoir été abandonné assez rapidement : « ...On plongeait les pipes dans un mélange de savon, de cire et de gomme et on rendait l'enduit brillant en le frottant avec de la flanelle... ».

Au terme de ce chapitre, il importe de mettre l'accent non sur l'évolution de la technique, mais sur le grand nombre des manipulations, le long temps de fabrication, l'habileté et même le sens artistique des ouvriers pipiers spécialisés (graveurs - mouleurs - émailleuses).

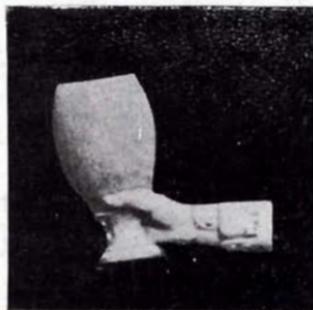
Aux derniers jours de la fabrication, un directeur de l'établissement, M. Mercenier écrivait : « Un vieux mouleur qui nous quitte est irremplaçable... »

7. — EMBALLAGE ET EXPEDITION.

Les pipes de premier choix étaient enveloppées de papier de soie (crème, violet...) puis mises en caisse, très soigneusement. Chaque caisse, garnie de foin sur toutes ses faces, recevait alternativement un lit de pipes et une couche de « paille de moulin », c'est-à-dire d'épis dégarnis de leurs grains.

Les pipes communes étaient mises en caisse sans être enveloppées de papier.

Le Canada, le Japon, l'Angleterre, la Hollande... figurent encore parmi les pays acheteurs pour l'année 1923. Aux beaux jours de la fabrique, les pipes GAMBIER ont été vendues par dizaines de mille dans le monde entier. La variété de la production et la surprenante richesse des différents modèles justifiaient leur réputation.



DÉCORATION

I. — LA GRAVURE

Le sens artistique des graveurs de moules a déjà été noté au chapitre précédent. Il est vraiment regrettable que l'on n'ait pu retrouver un seul de ces moules (l'inventaire de liquidation en mentionnait 1.250). Du moins, se fait-on aisément une idée du travail en examinant les « têtes » Gambier. Les modèles sont toujours amusants, ils sont souvent beaux :



Fig. 10

— par la justesse des proportions ;
— par la finesse des détails. L'examen d'une tête comme celle du grand Moïse révèle un burinage extrêmement fin des matrices (fig. 10) ;

— par le mouvement qui atteste une sérieuse étude anatomique ;

— par l'originalité sinon l'ingéniosité de la présentation. On ne peut qu'admirer à ce sujet la griffe (fig. 8) ou le gland (fig. 9) ;



Fig. 8

— par les multiples formes allant de l'extrême simplicité aux complications invraisemblables.

En un mot, les graveurs ont réussi à faire des « Gambiers » des objets de grande série extrêmement soignés.

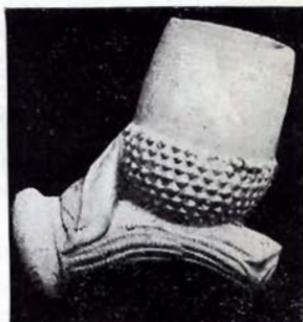


Fig. 9

II. — L'EMAILLAGE.

S'il nous est permis de donner un avis très personnel, l'émaillage des pipes constituait un des points faibles de la fabrication. Des émaux de la grosseur d'une tête de pipe, soumis

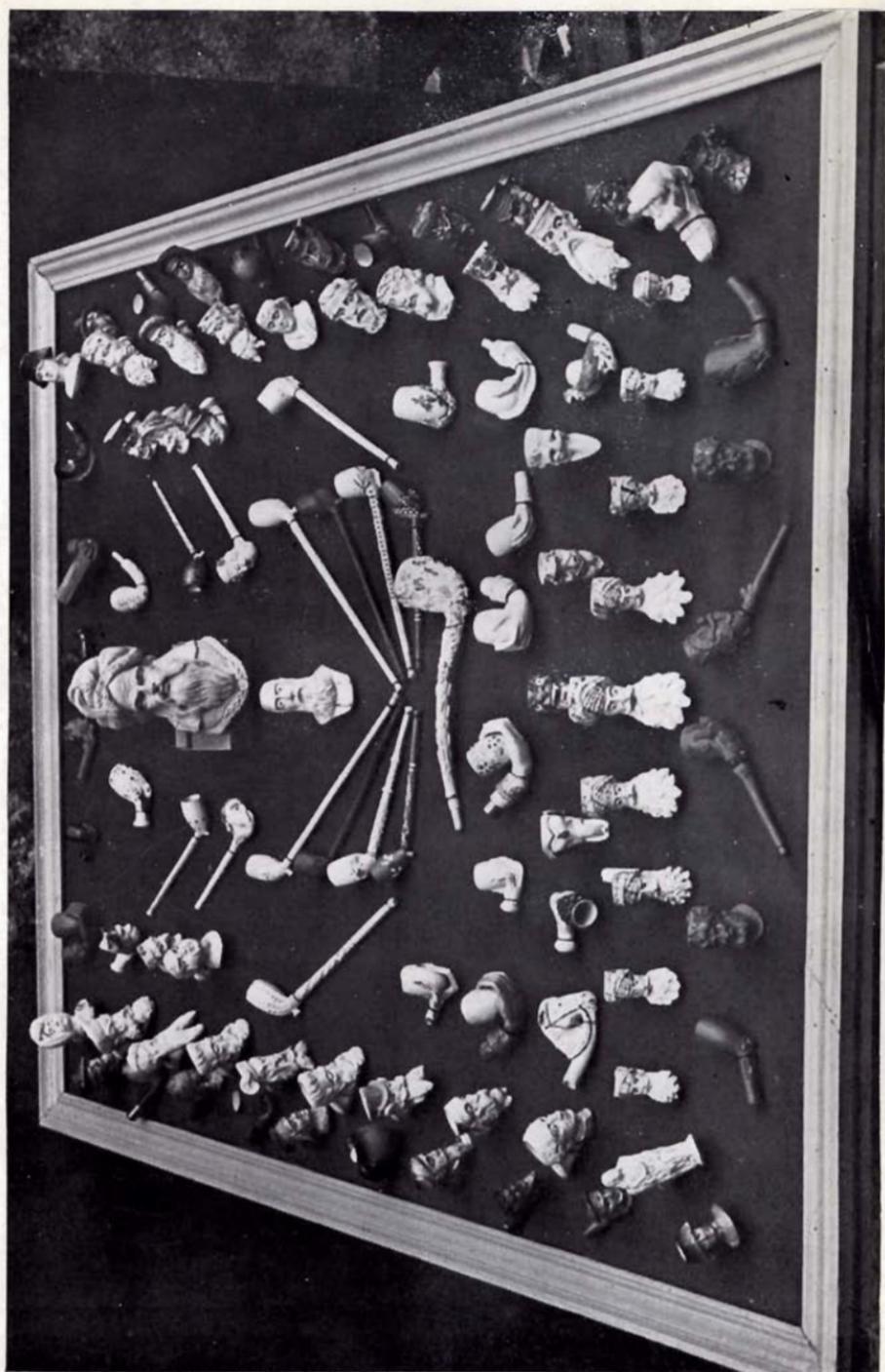
à la fabrication en série, ne pouvaient être des chefs-d'œuvre. L'habileté des émailleuses se réduisait souvent à une grande rapidité dans le travail. On ne pouvait leur en demander plus, car elles disposaient d'une série de couleurs très restreinte. D'autre part, leurs outils ne leur permettaient que l'application au pinceau d'une teinte unie, et le travail au « point », avec la tige d'acier.

III. — LES GENRES.

Un seul catalogue daté de 1894 mentionne près de 1.600 modèles différents. Les collections que l'on retrouve chez quelques amateurs ne font que confirmer cette impression d'extrême diversité. Tous les goûts devaient être satisfaits. Les têtes de pipes givetoises constituaient une véritable encyclopédie de caricature populaire empruntant ses sujets à l'histoire contemporaine (Général Marchand - Thiers - Robespierre...) aux légendes contées à la veillée (Jacob - Robin des Bois - Le Juif errant - Noé - Le sire de Framboisy...) voire à la mythologie (Jupiter - Saturne - Sylène...). De nombreuses pipes s'ornaient de fleurs, de feuilles, de fruits, en grappes ou en guirlandes. Insectes, poissons et batraciens, squelettes et têtes de morts, cariatides et chimères s'allongeaient sur le tuyau ou soutenaient le fourneau. La liste des motifs est inépuisable. Les stocks semblaient l'être également, puisque les restes liquidés en 1926 comptaient encore près d'un million de pipes dans plusieurs centaines de genres différents. En 1944, les soldats américains cassèrent les dernières, celles qui avaient trouvé grâce devant les galopins de l'endroit.



790 - Dublin gravé



Les Pipes en Terre de Givet

CONCLUSION

La piperie n'avait aucun des caractères d'une industrie moderne. Ce n'était même pas une industrie dans le sens actuel du mot, mais plutôt un artisanat collectif exigeant une main-d'œuvre bien formée. Aucune machine n'intervenait dans la fabrication. Les moyens de chauffage et de séchage étaient restés archaïques. Les nombreuses manipulations prenaient un temps extrêmement long et, la mode aidant, les produits fragiles qui sortaient étaient considérés comme désuets, délaissés pour la pipe en bois ou la cigarette. Même au prix d'une mécanisation et d'une standardisation de la fabrication, la piperie givetoise n'aurait sans doute pu subsister. Son dernier client semble avoir été le troupiér de deuxième classe échoué à la caserne « Charbonnier » et éprouvant une joie naïve à allumer la moitié de son paquet de gris dans la tête de Frédéric II.

Léon VOISIN.



Bibliographie

- 1 — Diderot Denis. **Encyclopédie**, Tome XXXIII, pp. 100-106.
- 2 — Archives départementales à Mézières, cotes E 1274, E. 1677.
- 3 — **Extrait de l'Enquête sur le travail industriel (1848) dans le département des Ardennes**. Archives nationales, C. 945.
- 4 — Nivoit : **L'Industrie dans les Ardennes** (1867).
- 5 — **Extrait de la Situation industrielle en 1869 et 1879 dans les Ardennes**. Archives nationales F. 12 4483.
- 6 — **Catalogues de la maison Gambier** (1839 - 1894).
- 7 — **Statuts de la Société de la Fabrique Gambier** (1908).
- 8 — **Recueil de copies de lettres** (1923).

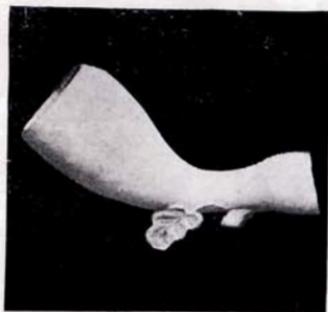
Remerciements

Nous adressons nos vifs remerciements, pour l'aide qu'ils nous ont apportée dans cette étude, à :

Mme BADRE ;
M. DEBOIS J. ;
M. DECLEF R. ;
Mme LA DIRECTRICE de l'Ecole Normale d'Andenne ;
Mme GABREAU ;
M. HERMANT L. ;
Mlle HOUPILLART ;
M. JASON, Directeur de la fabrique de pantoufles ;
Mme KROMER ;
M. KROMER B. ;
Mme LAURENT ;
M. LIPPE ;
M. MANCEAU H. ;
M. ROBINET, Archiviste en chef des Ardennes ;
M. ROGISSART Jean, écrivain ;
M. ROULOT, de Vireux ;
Entreprise T.P.B.G., à Andenne ;
M. VAILLANT Jean-Paul, écrivain ;
M. VANDERKERCKHOVE M. ;

ainsi qu'à M. Marcel LALLEMAND, écrivain, qui nous a autorisés à reproduire une page inédite de « BONHEURS ».

E. G.



Imprimerie Commerciale
de « L'Ardennais »
CHARLEVILLE